

# Compte-rendu : Toulouse. Théâtre du Capitole, le 23 mai 2012. Mélodies de Poulenc, Debussy, Duparc, Aulis Sallinen ... Karita Mattila, soprano. Ville Matvejeff, Piano.

Toulouse la connaît et l'aime. Il s'agit de son troisième récital dans la ville rose. Il s'est terminé dans une belle complicité. **Karita Mattila** est tout simplement l'une des plus belles voix de soprano lyrico-spinto du moment. Mozart puis Verdi, Richard Strauss, Tchaïkovski, Lehar, Janacek et Wagner lui doivent des incarnations inoubliables. Son rapport avec le public français est passionnel et Toulouse qui aime tant les belles voix lui voue un amour total. Car la voix est superbe, la femme ravissante et son art théâtral, au plus haut. Le récital avec piano développe ses qualités de musicienne mais le cadre semble un peu étroit pour un tempérament si généreux.



**Karita Mattila : Diva ensorcelante**

Dès son entrée en scène, très théâtralisée, nous avons été intrigué par une allure intemporelle de Diva avec robe longue et voilages, en tons assortis, nombreux bijoux et visage souriant et lisse : Elisabeth Schwartzkopf ou Victoria de Los Angeles entraient en scène ainsi, créant une magie hors du temps et du quotidien. Cette présence impressionnante était augmentée par la jeunesse et la passion, un rien précieuse, du pianiste finlandais Ville Matvejeff : compositeur, chef d'orchestre et pianiste de haut vol, il est toujours visuellement expressif dans son jeu, parfois un peu trop démonstratif. Son geste pianistique un peu outré est assorti à une sonorité riche, des nuances savantes, un sens du partage de la musique très amical avec la Diva et son public.

La première partie du récital est un hommage à la mélodie française et débute par des mélodies de Poulenc. À vouloir en exprimer le théâtre, Karita Mattila en fait trop et l'articulation n'est pas assez précise alors même que la cantatrice comprend toutes les subtilités des textes. La voix est magnifique, ronde, riche et répond à toutes les inflexions et nuances de la musicienne. Mais l'humour français de certaines pièces lui échappe un peu. Ensuite les mélodies de Debussy sont superbes de timbre, couleurs et nuances, mais il manque la mélancolie et le doux amer maladif qui leur est si particulier.

La vocalité est sublimée par une voix d'une telle ampleur, sachant apprivoiser les plus subtiles nuances, mais une simple diseuse avec des moyens vocaux plus frêles peut y sembler plus idiomatique dans ces poèmes de Baudelaire mis en musique par Debussy. Pour finir les mélodies de Duparc permettent enfin un déploiement de la voix et du théâtre plus satisfaisant et le public est bien plus touché en raison de l'adéquation des moyens vocaux aux partitions plus ouvertement extraverties de Duparc. Cette première partie française est un véritable hommage qu'il convient d'apprécier et de chérir, mais soulignons que seules les mélodies de Duparc permettent à la

Diva d'offrir tout son talent généreux en pleine liberté.

La deuxième partie débute par un cycle du compositeur finlandais **Aulis Sallinen**. En demandant de ne pas applaudir entre les mélodies du cycle *Neljä laulua unesta*, Karita Mattila obtient un degré de concentration du public très rare. Les sentiments tristes et douloureux, la lumière mélancolique de la Finlande, diffusent dans la salle et si Ville Matvejeff avait auparavant joué de manière extravertie, ici sa concentration est totale et l'attitude plus simple convient admirablement au travail d'interprétation conjointe entre le pianiste et la chanteuse exigé par la délicatesse de la composition.

Ayant changé de tenue, la Diva en robe noire près du corps, et grand châle abricot s'en entoure pour suggérer les moments de replis mélancoliques des poèmes. Après ce très beau cycle, le public est conscient d'avoir été gratifié d'une interprétation proche de l'idéal, la voix se déployant large et puissante avec d'autres moments mélancoliques et doux. Mais le public n'était pas au bout de ses surprises avec un cycle allemand de Joseph Marx. La diction très articulée est particulièrement séduisante. Et la voix peut s'épanouir encore, avec des aigus forte magnifiques. Le parfait équilibre et la progression vocale des mélodies proposées dans ce récital, permettent à Karita Mattila de ménager sa voix, de lui offrir un parfait avènement, à la manière sage dont elle gère sa carrière entière. Comme il est agréable d'entendre cette voix aimée comme nous la connaissons, avec un vibrato parfaitement maîtrisé, des nuances exquises allant du piano au fortissimo et une palette de couleurs d'une richesse sidérante.

Les bis sont phénoménaux : *Zeugnung* de Strauss est sidéral et spectaculaire autant qu'émouvant. Quand au tango final, il est vocalement et pianistiquement sensationnel : il permet à la Diva de faire deviner son tempérament volcanique (celui qui fait de sa *Salomé* une torche vive). Karita Mattila reviendra, elle nous l'a promis : le public aimant de Toulouse l'attend

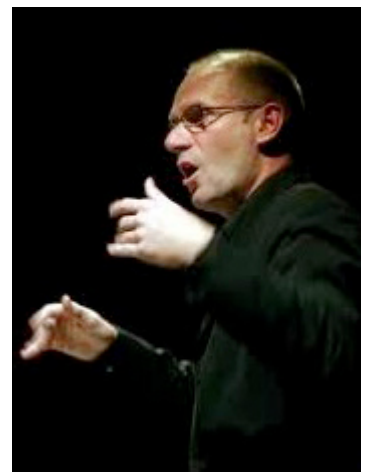
déjà.

Toulouse. Théâtre du Capitole, le 23 mai 2012. Mélodies de Francis Poulenc (1899-1963), Claude Debussy (1862-1918), Henri Duparc (1848-1933), Aulis Sallinen (né en 1935), Joseph Marx (1882-1964). Karita Mattila, soprano. Ville Matvejeff, Piano.

---

## **Compte-rendu : Toulouse. Auditorium Saint Pierre des Cuisines, le 15 mai 2013. L'âme Slave. Chœur de chambre les éléments. Corine Durous, piano ; Joël Suhubiette, direction.**

En choisissant des compositeurs de la Mitteleuropa si variée, **Joël Suhubiette** construit son nouveau programme comme un patchwork de paix et de beauté. L'âme Slave va du rire aux larmes, du plus savant au populaire avec noblesse et énergie. Lors de ce concert le chœur de chambre les éléments chante donc avec clarté en 5 langues. Ce travail sur le texte est agréable car les sonorités sont à la fois proches et variées et le sens des mélodies est profondément porté par les chanteurs. L'engagement de chacun est total, tant avec le texte que la voix. Les qualités du chœur de chambre sont



particulièrement mises en valeur par ce programme. Précision rythmique, justesse, lignes mélodiques ciselées et agréables nuances. Les couleurs vocales épousent celles des mots et le sens en devient limpide. La poésie de ces œuvres, surtout celles a cappella, permettent de savourer de belles émotions. L'allemand, le tchèque, le russe, le slovaque et le hongrois sonnent fraternellement. Quand on sait les conflits armés qui ont encore récemment embrasé ces régions on mesure combien, en fait, ces peuples sont proches en entendant la musicalité des belles langues et la richesse de cette musique si savante et populaire à la fois. Joël Suhubiette a parfaitement construit son programme, l'ouvrant avec un clin d'œil par Schubert avec Corine Durous au piano dans la mélodie Hongroise en si mineur. La tension perceptible rend sa lecture un peu abrupte. Celle du chœur dans les extraits des Zigeunerlieder de Brahms suggère un besoin de temps pour parfaitement s'équilibrer.

### **Les Eléments ont l'âme Slave**

Dans les trois cycles de Dvorak, le sublime s'invite. Les trois chants slaves pour chœur d'hommes a capella sont un sommet d'émotion et de tenue vocale. L'engagement des chanteurs permet au chef d'obtenir de superbes couleurs et des nuances extrêmes. Ensuite, tout le chœur a cappella offrira un élargissement de beauté sonore avec un superbe équilibre entre les pupitres. Les quatre chansons populaires moraves op.20 avec Corine Durous termineront la première partie avec éclat.

En deuxième partie de programme, c'est au pupitre de femmes de briller avec deux chœurs de Tchaïkovski et Rachmaninov dans le plus pur romantisme russe, la lumière de l'aube et du crépuscule y apporte cette belle mélancolie issue de la nature. En total contraste les quatre chansons paysannes de

Stravinsky a capella sont pleines de vie et humour. Les chants slovaques de Bartók permettent de retrouver tous les pupitres et le piano dans un élargissement de couleurs somptueuses. Puis, Corine Durous avec une superbe lecture des 3 chants populaires hongrois pour piano fait percevoir sa passion pour le chant et la déclamation. Elle narre des histoires pittoresques à la manière de récitatifs et sait faire chanter son piano.

Pour finir Joël Suhubiette a choisi un univers étrange et très spectaculaire. Avec trois chœurs a cappella en Hongrois, György Ligeti offre une partition audacieuse qui ouvre les cadre harmonique et demandes des nuances extrêmes. Les fortissimi aigus des sopranos sont à la limite de la saturation provoquant un effet physique indescriptible. Les accords sont parfois comme surnaturels. Le public reste sans voix puis un tonnerre d'applaudissements dit son bonheur. Voilà un beau programme promis à un grand succès, qui va encore s'affiner et gagner en souplesse. Ne manquez pas de le suivre, car les Éléments vont le faire tourner.

Toulouse. Auditorium Saint Pierre des Cuisines, le 15 mai 2013. L'âme Slave. Œuvres de : Frantz Schubert 1798-1828) ; Johannes Brahms (1833-1897) ; Sergei Rachmaninov (1873-1943) ; Antonin Dvorak (1841-1904) ; Piotr Illich Tchaïkovski (1840-1893) ; Igor Stravinski (1882-1971) ; Béla Bartók (1881-1945) ; György Ligeti (1923-2006) ; Chœur de chambre les éléments. Corine Durous, piano. Joël Suhubiette, direction.

---

# **Compte rendu, concert. Toulouse. Halle-Aux-Grains, le 6 décembre 2013. Gustav Mahler (1860-1911) : 9° Symphonie en ré majeur. Budapest Festival Orchestra. Direction, Ivan Fischer.**

*Diriger et jouer Mahler n'est pas donné à tout le monde. Rendre justice à sa 9° symphonie encore moins. Le Budapest Festival Orchestra, dirigé par Ivan Fischer a ce soir été à la hauteur des attentes du public venu très nombreux. Il paraît vain en quelques lignes de parler des exigences d'une telle partition, unique entre les symphonies les plus complexes composées par Gustav Mahler.*

Nous dirons juste que rien d'aussi délicat et subtil n'a été écrit par Mahler lui-même. Faisant suite à son extraordinaire Chant de la Terre, la neuvième symphonie a été composée en un temps record. Jamais retouchée par son compositeur, elle n'a été créée qu'après sa mort le 26 juillet 1912 à Vienne sous la direction de Bruno Walter. L'orchestration est



subtile, le discours est fluide et sans les insistance et redites de certaines symphonies. Encadrée par deux mouvements lents d'une absolue beauté, cette symphonie en quatre mouvements a un rapport au silence inouï. Jamais il ne paraît aussi évident que la musique naît du silence et y retourne comme l'eau de pluie va à la mer. Comme la vie elle-même

vient et va du néant vers le néant.

# Sonorité métaphysique de la musique

Dès les premières mesures les violoncelles, les harpes et les cors bouchés, en une audace d'orchestration bouleversante, invitent à cette compréhension quasi métaphysique de la musique. Tout est possible après un tel commencement, comme une naissance en toute quiétude dans le silence. Ce premier mouvement, vraie symphonie à lui seul, exige tant d'attention et d'énergie du chef comme des instrumentistes, afin de permettre à l'auditeur de planer dans un entre deux incommunicable à la fois berceuse de l'infini invitant au sommeil éternel et musique de l'introspection sur la finitude de tout et la paix de la mort. Ivan Fischer comprend tout ce que cette partition contient et nous la rend limpide. L'orchestre est merveilleux de concentration, de précision et d'audaces assumées dans les couleurs et les nuances. L'écoute est éblouie et devient flottante devant tant de beauté et d'intelligence. Après ce premier mouvement bouleversant, le chef sort quelques instants de scène afin de récupérer et l'orchestre se raccorde, le public tousse et reprend conscience. Les deux mouvements médians, dansants et provocants, rappellent toute la vanité de l'agitation du monde.

Ivan Fischer obtient de son orchestre, dans une relation de confiance de près de trente ans, de ne pas jouer joli. Ainsi

les sons s'enhardissent à être laids et grotesques. Les sarcasmes sont délurés ; le vulgaire de la vie est assumé. Ces deux mouvements affreusement moqueurs créent un contraste saisissant. Le final de cette symphonie est un hymne au repos et à l'au-revoir accepté aux êtres, aux mondes et à la musique même. Le chant des violons, déchirants et oppressés ouvre un océan de tendresse. L'immense Adagio déploie ensuite son espace de mélancolie sublimée. Comme le dernier chant, l'Abschied, du Chant de la Terre, ce merveilleusement long mouvement de pure beauté chante et dépasse les cadres étroits du normal. Un adieu ainsi distendu devient une vie à lui seul. Devant tant d'émotion, le demi-sommeil semble un refuge pour continuer à penser sans s'effondrer. L'interprétation d'Ivan Fischer et son Budapest Festival Orchestra est admirable en tout. Intelligence des phrasés, beauté des nuances, précisions des attaques et du rythme. Les instrumentistes rivalisent d'une virtuosité musicalement déchirante. Il faudrait citer chacun mais c'est le collectif de ce don de tout ce que chacun a de meilleur qui fait le prix de cette interprétation à la forme parfaite et au fond infiniment grand.

Avec une telle oeuvre et de tels interprètes nous touchons aux limites même du commentaire possible. Tant de génie ne peut se dire, ni même se murmurer. Les mots manquent, le souffle lui-même... Chacun a été confronté à sa finitude et a été changé. Véritable expérience d'une humanité partagée en sa solitude absolue. Le long silence imposé par le chef à la fin a permis un retour en soi après cet immense voyage dont la fin a un goût d'éternité dans son lien au silence. Jamais un concert des Grands Interprètes n'a mérité ainsi son nom.

Toulouse. Halle-Aux-Grains, le 6 décembre 2013. Gustav Mahler (1860-1911) : 9<sup>e</sup> Symphonie en ré majeur. Budapest Festival Orchestra. Direction, Ivan Fischer.

---

**Paris. Salle Pleyel, le 6  
avril 2013. Rachmaninov,  
Brahms. Nicholas Angelich,  
piano. Orchestre National du  
Capitole de Toulouse. Tugan  
Sokhiev, direction**

Tugan Sokhiev et son engagement généreux à Toulouse depuis 2008, nous permet aujourd'hui de parler d'un franc succès pour ce concert à la salle Pleyel à Paris, après une première audition à la Halle aux grains la veille. L'Orchestre du Capitole de Toulouse est aujourd'hui à un sommet jamais atteint..

---

**Toulouse. Halle aux Grains.  
Le 26 mars 2013. Bach, Mozart  
: Messe en ut K.427. Les**

# **Musiciens du Louvre ; Marc Minkowski, direction.**

Bach et Mozart pour Pâques à Toulouse... Il est des moments où le fait même d'avoir pris l'engagement d'écrire une chronique de concert paraît un non sens. Comment avoir un avis sur des choix interprétatifs que nous ne partageons pas, comment oser avouer qu'ils ne nous ont pas convaincu tout en reconnaissant la grande valeur du chef et des interprètes ?

---

**Toulouse. Théâtre du Capitole, le 22 mars 2013.  
Mozart : Don Giovanni.  
Attilio Cremonesi, direction.  
Brigitte Jaques-Wajeman, mise en scène.**

La reprise capitoline du chef-d'oeuvre mozartien aura à nouveau conduit un large public à l'opéra, avide de découvrir un ouvrage majeur à la réputation magique. Las, que se passe-t-il à Toulouse ?

---

# **Toulouse. Théâtre du Capitole, le 27 janvier 2013. Benjamin Britten (1913-1976) : Albert Herring. David Syrus, direction.**

Troisième opéra du compositeur, Albert Herring est le complément lumineux de Peter Grimes (son premier opus lyrique, à la fin si tragique). Ici nous retrouvons le même amour pour un petit monde bien pensant, subtilement écorché et la même passion pour un être marginal : Albert qui est un gentil garçon ...

---

# **Toulouse. Halle-aux-grains, le 1er février 2013. Gustav Mahler : Symphonie n°6. Orchestre National du Capitole. Tugan Sokhiev, direction**

La Tragique à Toulouse: chapitre 1. Il en fallait du cran pour oser se lancer dans une telle aventure. Présenter la Symphonie de Mahler la plus autobiographique, celle que Bernstein vénérât au-dessus de tout et que certains chefs n'ont jamais

osé aborder ; la Sixième symphonie de Mahler écrite à un moment unique dans sa vie...

---

**Toulouse. Halle aux Grains,  
le 26 Janvier 2013. Brahms,  
Dvorak. Sergey Khachatryan,  
violon ; Orchestre National  
du Capitole de Toulouse ;  
Tugan Sokhiev, direction.**

Quand une salle de plus de 2000 spectateurs et un orchestre symphonique entier se lèvent et font une minute de silence absolu en l'honneur d'un collègue violoniste solo de l'orchestre trop tôt disparu, l'émotion est si poignante que le concert entier en gardera le souvenir...

---

**Toulouse. Auditorium Saint-  
Pierre des Cuisines, le 16  
janvier 2013. Sérénade**

# d'hiver. Les King's Singers

Les King's Singers, invités des Grand Interprètes, ont su éblouir le public de l'Auditorium Saint-Pierre des Cuisines. Ils se sont présenté à cinq, car leur ami, le contre-ténor David Hurley, était souffrant. Sans que rien n'y paraisse, ils ont su organiser un nouveau programme magique...